

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 8 AVRIL, 1879.

No. 32.

L'HONNÊTE HOMME.

I.

RETOUR DANS LA FAMILLE.

En 18... par une soirée de septembre, deux jeunes gens erraient lentement sous les arcades qui terminaient alors la vaste cour du collège royal de Douai. Ce n'était point pour trouver plus d'isolement qu'ils s'étaient réfugiés sous cette galerie reculée, car les vacances, depuis quinze jours, avaient rendu d'une sorte la maison entière, et remplacé par un silence profond et une solitude absolue l'agitation et les cris qui s'y faisaient entendre naguère. S'ils donnaient la préférence à ces voûtes où régnait déjà l'obscurité, c'est qu'elles se trouvaient plus en harmonie avec les pensées mélancoliques et graves tout à la fois qui préoccupaient les deux promeneurs. Comment en effet, n'auraient-ils point été préoccupés et graves?... La journée du lendemain allait, pour ainsi dire, décider de leur destinée entière, et leur ouvrir ou fermer la carrière vers laquelle se dirigeaient toutes leurs espérances, tous leurs desirs, et tous leurs laborieux travaux!... Ils n'avaient pas même hésité à différer, de plusieurs semaines, les joies des vacances et le bonheur d'embrasser leurs parents, afin de ne pas perdre un jour, une heure, une minute de la courte distance qui les séparait encore d'une crise si grave;—d'une crise en face de laquelle ils allaient se trouver le lendemain.

Car le lendemain, avaient lieu les examens des candidats qui se destinaient à l'École Polytechnique; et il leur fallait paraître devant un inspecteur arrivé, la veille de Paris, et qui n'était rien moins que le célèbre Ampère. Seulement que d'y penser, la crainte de non succès et une vive défiance d'eux-mêmes s'emparaient des deux amis, en les jetant en des angoisses extrêmes.

“ Quel malheur! disait Emile Dorvilliers, quel malheur s'il nous arrivait d'échouer! Perdre quatre années d'un travail obstiné, rebutant, pénible! se retrouver, dans la vie, sans état, sans avenir, flétri de cette défaveur qui se reflète infailliblement sur un échec aussi public!... Et cependant un

découragement insurmontable serre mon cœur et ne me laisse aucune espérance! Par moment, je me sens même prêt à renoncer à la lutte, et à me retirer avant le combat!

—Ce serait une folie, répliqua Georges Valentin. ... Cependant, moi-même, j'éprouve ce que tu éprouves. Je le sens, je me présenterai devant les examinateurs, sans confiance, sans autre sentiment qu'une détermination désespérée, jointe à la honte de reculer, et à ce vague doute qui n'abandonne jamais tout-à-fait notre cœur!

—Cela est d'autant plus malheureux, qu'avec de telles pensées, nous perdons le peu de chance que nous pouvions avoir.

—Oui, Emile, tu as raison. Dans notre position, la peur et la défiance de soi sont les plus dangereux sentiments que l'on puisse éprouver! Comment se défendre néanmoins de la peur et de la défiance de soi, quand on se trouve à la veille d'un combat si grave dans ses résultats; et sur lesquels il est impossible de jamais revenir? Car notre âge nous interdit jusqu'à l'espérance de concourir encore une fois l'année prochaine.

—Et cependant, ami, c'eût été une bonne chose pour moi, une douce pensée, que de pouvoir me dire: je dois à mon seul travail le premier pas que je fais dans la vie réelle; dans mon existence d'homme. C'est un bonheur que j'ai déjà éprouvé. Georges: car, tu le sais, je n'ai dû, pour ainsi dire, mon éducation qu'à moi seul. C'est dans les concours communaux que j'ai gagné la bourse qui paie ma pension au collège de Douai.

—Je ne suis point comme toi le fils de mes œuvres; mais je n'en serais pas moins humilié si j'échouais au concours. Je crains tant les sarcasmes de ma famille et les sourires moqueurs qui m'y recevront si j'arrive désappointé.

—Moi, si j'ai ce malheur, je trouverai, au retour, mon père pour me serrer douloureusement la main en silence, ma mère qui pleurera en me voyant pleurer, et mes sœurs dont l'empressement à me distraire me prouvera la vive affection.

—C'est que ta famille approuve tes projets, tandis que la mienne me voit avec répugnance vouloir suivre une carrière qui n'est point la magistra-

ture. Mon père est magistrat, mon grand-père était magistrat, et par cette raison, on aurait voulu faire de moi un magistrat; comme si l'École Polytechnique et l'épaulette d'officier de grade qu'elle donne ne valaient pas toutes les robes d'avocat et de juge!

—Pour moi, Georges, si je réussissais jamais à être reçu à l'École, ce serait pour tacher de me voir admis, plus tard, à celle des Ponts et chaussées; la vie paisible et laborieuse d'ingénieur, les grands travaux qui peuvent se présenter et donner une réputation brillante à celui qui parvient à les exécuter avec talent, voilà ce que je désire, voilà ce que j'appelle de tous mes vœux.

—C'est donc en sortant de l'École Polytechnique que nous nous quitterons et que la nécessité séparera deux amis qui, pour vivre loin de l'autre, ne s'en aimeront pas moins tendrement; n'est-ce pas, Emile?

—Oh! oui, Georges!... — Oui! répliqua Emile avec effusion. Après un court silence, il ajouta tendrement:

“ Puisse cette séparation ne pas avoir lieu plus vite et plus douloureusement encore!... Dans quelques jours, peut-être!...”

En ce moment, la cloche que le vieux portier du collège sonnait plutôt par habitude que par nécessité, quoique à peine cinq à six élèves restassent dans l'établissement, fit entendre quelques plaintes négligentes; c'était le signal de la retraite du soir et du coucher.

Les jeunes amis, appuyés sur le bras l'un de l'autre, traversèrent en silence toute la vaste cour et se dirigèrent vers le dortoir, où bientôt un sommeil profond s'empara d'eux, et put les soustraire à leurs inquiétudes, à leurs doutes et à leurs craintes du concours. Lorsqu'on a dix-huit ans, on ne connaît point l'insomnie; on ne connaît point ces longues heures que les souffrances morales, bien plus encore que les souffrances physiques, font passer sans sommeil! heures brûlantes, heures redoutables, heures sans fin, dont chaque instant devient, pour ainsi dire, une éternité!

Aussi quand, le lendemain, ils s'éveillèrent, ils se sentirent autant de force et de courage qu'ils se trouvaient faibles et désespérés la veille. Leur vigueur, renouvelée par ce bon repos

de la nuit avait remplacé un découragement, résultat matériel de la fatigue : maintenant qu'ils se trouvaient en face du danger, maintenant qu'il fallait le combattre et lutter corps à corps avec lui, ils ne le redoutaient plus, et une noble ardeur les animait. Ils sortirent donc de la première épreuve qu'ils subirent ce jour-là, satisfaits d'eux-mêmes, et avec la conscience qu'ils avaient débuté aussi favorablement que possible.

Le même bonheur les accompagna dans les autres examens et dans les autres épreuves qui se prolongèrent plus d'une semaine entière. Emile, surtout, satisfait à un tel point le savant inspecteur qui présidait l'examen que ce digne vieillard, dans sa bonhomie ravissante, ne put s'empêcher de témoigner tout haut sa surprise et son contentement. De tels éloges étaient un infailible brevet d'admission pour le jeune homme.

Vous pouvez donc comprendre sa joie, ses transports, son émotion profonde, lorsqu'il sortit de la salle des examens, et qu'il put se livrer en liberté aux sentiments impétueux qui le dominaient. Des larmes coulaient sur son visage, tandis que le sourire était sur ses lèvres. Il pressait dans ses mains les mains de Georges, il embrassait son ami, des mots entrecoupés s'échappaient de sa bouche, et à peine pouvait-on distinguer parmi ces mots :

« Ma mère ! ma bonne mère ! »

Georges partageait vivement et avec un plaisir sincère et sans jalousie le bonheur de son camarade, malgré la supériorité que ce dernier avait obtenue sur lui. Il lui rendait caresse pour caresse, parole de joie pour parole de joie, et personne n'aurait pu sans émotion assister au repas qui les attendait en sortant du concours. Ce repas devait précéder de quelques instants leur départ et leur séparation ; car, dans quelques instants, ils allaient monter en voiture, l'un pour se rendre à Dunkerque, sa ville natale, l'autre à Cambrai, où demeurait sa famille.

Ils étaient encore à table quand les conducteurs vinrent les appeler. Ce fut un instant solennel et douloureux, où les visages des deux jeunes hommes pâlirent, tandis que leurs cœurs se serraient douloureusement et que leurs mains enlacées devenaient humide et froides.

« Georges, s'écria Emile dont la voix entrecoupée de sanglots pouvait à peine se rendre intelligible, Georges ; le serment que nous nous jurions l'autre jour, nous le répétons en ce moment, n'est-ce pas?... en ce moment où nous nous quittons ! Rien, rien n'altérera jamais notre amitié. Si l'un de nous a besoin de l'autre, il demandera son aide : il l'appellera à lui, comme on appelle à soi son frère

dans un moment de détresse.

— Et celui qu'appellera la voix de son ami quittera tout pour venir à lui, pour l'aider, pour le consoler, pour partager avec lui sa fortune. Amitié pour la vie, amitié à tout épreuve, amitié de frère !

— Amitié à toute épreuve ! amitié pour la vie ! » répéta Emile

Puis il fallut mettre un terme à ces étreintes, il fallut se séparer, il fallut monter en voiture. Bientôt les deux diligences partirent pour suivre deux routes différentes et emmenant chacun des deux camarades, du collège dans la vie réelle.

Georges avait un plus long voyage à faire et n'arriva dans sa famille que le lendemain matin ; mais Emile, plus heureux, après quatre heures de route, aperçut au loin les deux clochers de sa ville natale et les fortifications qui l'entourent d'une triple ceinture.

À cette vue, la tristesse que lui causait sa séparation d'avec Georges se dissipa pour le laisser tout entier aux joies du retour et à la certitude d'embrasser bientôt sa famille. Ainsi, parfois, le ciel noir de nuages s'ouvrit tout à coup, comme par enchantement, sous un puissant rayon de soleil, et resplendit d'une éblouissante clarté. Oh ! comme la voiture lui sembla lente de sa marche, et qu'il eût donné de choses pour en hâter la course ! Car, il en est sûr, sa mère, ses sœurs, viennent au-devant de lui et l'attendent aux portes de la ville, impatientes de l'embrasser. impatientes de connaître les résultats du concours ; résultats si brillants ! si joyeux à leur faire connaître !... Enfin, voici les barrières, voici les premières portes de la ville... Personne n'est là, personne ne l'attend ! Sans doute qu'il les trouvera dans la cour des messageries !... N'importe ! cette absence lui fait mal ! il aurait voulu les embrasser avant de rencontrer personne, avant de recevoir le salut de ces étrangers qui lui sourient en le voyant dans la voiture !... La voiture entre dans la cour des messageries !... Elle s'arrête ! il cherche autour de lui ! il ne voit ni sa mère, ni ses sœurs... Oh ! son cœur se serre ! une tristesse froide tombe sur lui, des pressentiments cruels l'assaillent... car il faut qu'un grand malheur ait frappé sa famille pour qu'elle le laisse arriver seule de la sorte, comme un pauvre voyageur qui n'aurait dans la ville ni toit pour se réfugier ni famille pour l'aimer !

Sans s'inquiéter autrement de ses bagages, Emile sauta de la voiture, et prit sa course vers le quartier solitaire de la ville où s'élevait la maison de son père.

Quand il se trouva devant la porte, quand sa main saisit le cordon de la sonnette pour l'agiter, une sueur froide

coula sur son visage, et il demeura là quelques secondes, la main élevée, sans oser agiter le cordon qui devait appeler quelqu'un et faire ouvrir. Mais, hélas ! des sanglots et des larmes qu'il entendit à l'intérieur de la maison le rendirent bientôt à lui-même et lui firent agiter précipitamment le cordon qu'il tenait. Aussitôt une vieille domestique se hâta d'accourir !

« Oh ! monsieur Emile ! monsieur Emile ! s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut son jeune maître, monsieur Emile ! mon pauvre enfant ! quel malheur nous est arrivé depuis quelques instants. Votre père... »

Emile ne l'écoutait, déjà plus et se précipita avec impétuosité dans la maison, en se dirigeant vers la chambre de son père !... Son père pâle et mourant gisait étendu sur un lit qu'entourait sa famille et près duquel se tenait debout le médecin.

À la vue d'Emile, sa mère vint se jeter dans ses bras en pleurant, et les sœurs du jeune homme mêlèrent aux baisers qu'elles donnèrent à leur frère des larmes non moins pleines d'amertume que celles de leur mère.

Emile, sans répondre à leurs étreintes, interrogeait douloureusement du regard sa mère.

« C'est une chute, dit madame Dorvilliers, une chute grave qu'il vient de faire du haut d'une échelle, en aidant un ouvrier ! Dieu veuille nous protéger, car nous avons bien besoin de son aide ! »

Emile en frissonnant leva les yeux sur le chirurgien, qui détourna les siens pour ne point donner au jeune homme une espérance qu'il n'osait conserver lui-même. Alors le pauvre infortuné sentit toutes ses forces l'abandonner, et il pensa succomber aux malheurs qui l'assaillaient si cruellement et qui changeaient en désespoir et en larmes le bonheur qui naguère accablait le futur élève de l'École Polytechnique.

Le chirurgien, M. Delloye, vieillard respectable et ami de la famille Dorvilliers, s'avança vers Emile, et passant son bras sous le sien, l'emmena doucement dans le jardin, où, grâce au grand air, le jeune homme revint de son trouble et retrouva toute sa force et toute sa présence d'esprit.

« Mon cher Emile, lui dit alors le vieillard, maintenant que vous voici plus calme et plus en état de m'entendre, armez-vous de courage et de résolution, car j'ai des choses graves et funestes à vous dire : je crains pour les jours de votre père, et à moins d'un miracle de la Providence, à moins que Dieu ne vous prenne en pitié et n'écoute vos prières, vous serez bientôt orphelin. J'aime mieux vous faire de suite cet aveu cruel, que

je tiens caché à votre mère et à vos sœurs. Armez-vous donc de courage pour l'heure où il vous faudra consoler ces infortunées et les soutenir. Devenez dès à présent un homme, un homme fort, courageux, prudent et sage. Devenez dès à présent le chef de la famille, car je crains bien que, même en obtenant du ciel la guérison inespérée, de votre père, il ne vous reste à remplir des devoirs difficiles et de haute importance. Mon ami, une voix secrète me dit là que vous serez digne de ces devoirs et que vous les acquitterez tous, quelque sacrifice qu'ils exigent de votre cœur. Vous joignez à un esprit droit une grande sensibilité et beaucoup de justesse de jugement. Remerciez Dieu de vous avoir accordé ces dons, car vous en aurez besoin."

Là-dessus le médecin s'éloigna rapidement pour cacher son émotion. il rentra dans la chambre du blessé, prescrivit les soins qu'il fallait lui donner, promit de revenir dans la soirée, et sortit.

Comme la plus importante recommandation faite par le docteur avait été de prescrire, près du malade, un silence et un calme absolu, Emile obtint de sa mère et de ses sœurs qu'elles sortissent de la chambre de monsieur Dorvilliers et qu'elles le laissassent seul avec lui.

Il s'assit donc près de son père, qui ne sortait d'une somnolence douloureuse que pour faire entendre des plaintes entrecoupées ou des paroles pleines du délire de la fièvre et de la douleur.

Vous pouvez sans peine comprendre qu'elles pensées préoccupaient Emile et combien il souffrait. Quoi! le jour où il se trouve au comble de tous ses vœux, le jour où il revient dans sa famille, heureux et fier du résultat brillant de quatre années d'un travail pénible et sans relâche, ce jour-là, qui devait être si doux et si plein de bonheur, il trouve sa famille dans les larmes, son père mourant, son père que Dieu ne lui conservera peut-être même pas; son père (et c'est là la chance la plus heureuse à espérer), son père désormais impotent!... Cette famille, sa mère, trois jeunes sœurs son père n'ont plus d'autre soutien, d'autre espoir que lui!

Voilà ce que disait tout à l'heure le médecin!

Et que fera-t-il, mon Dieu! pour sauver cette famille de sa ruine, pour la soutenir, pour la secourir? Bien des années doivent s'écouler encore avant qu'il puisse rien pour elle, avant qu'il puisse même, hélas! se suffire à lui-même: car, nonseulement avant d'obtenir le plus humble grade des ponts et chaussées, il lui faut passer deux ans à l'École Polytechnique, et

un temps égal à l'École des Ponts et chaussées; il est encore obligé de payer une pension et un trousseau dont le prix s'élève à une somme considérable pour lui, pauvre jeune homme sans fortune! Puis, en surmontant tous ces obstacles, en triomphant de toutes ces épreuves, qui doivent durer quatre ans, les honoraires de la place qu'il obtiendra suffiront-ils pour satisfaire aux besoins de sa famille et aux siens? Hélas non! Que faire! quel parti prendre! que résoudre! mon Dieu! que résoudre!

En ce moment le malade s'agita dans son lit, et, soulevant sa tête douce et vénérable, porta autour de lui des regards éteints par la souffrance. Alors, il appela son fils et le reconnut.

(A continuer.)

—:0:—

Nous attirons l'attention de nos nombreux lecteurs sur le nouveau feuilleton dont nous commençons aujourd'hui la publication. C'est une œuvre pleine d'intérêt composée en partie de souvenirs de famille, et d'ailleurs les souvenirs d'un "Honnête Homme" ne peuvent manquer d'intéresser un public essentiellement canadien.

—:0:—

HYGIÈNE DE LA FAMILLE.

Nutrition

ALIMENTS HYDROGÈNE-CARBONÉS

Dans cette catégorie sont rangés les corps sucrés, les graisses, les substances féculentes, les herbes, les fruits, les huiles, etc., etc.

Les matières organiques en question sont d'autant plus riches en carbone et hydrogène qu'elles possèdent, en très-petite quantité, le principe azoté.

Les graisses provenant des animaux sont, en général, plus faciles à digérer que les huiles, parce qu'elles s'assimilent parfaitement à la graisse de notre corps.

Pour que les graisses employées dans les aliments réunissent les qualités nécessaires à la nutrition, il faut qu'elles soient fraîches ou conservées dans de bonnes conditions. Dès que, pour une cause ou pour une autre, elles ont acquis un goût rance et aigre, on doit en proscrire l'usage, l'estomac les supportant alors difficilement.

Ce n'est, point par cet organe, mais par les intestins tenus, que les substances en question sont digérées.

Les graisses sont moies lourdes lorsqu'elles sont mélangées avec l'amidon; aussi, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, elles constituent la base d'un grand nombre de compositions culinaires.

Dans beaucoup de pays le beurre est plus en usage que la graisse; mais, pour que cette substance possède les vertus hygiéniques, il faut qu'elle soit bien préparée, bien conservée, et ne contienne pas d'ingrédients étrangers.

Le troisième corps gras dont on fait le plus usage est l'huile. La plus répandue

est celle qui vient de l'olivier; elle est digeste et ne contient aucun élément nuisible à la santé; cependant, la médecine en défend l'usage en plusieurs circonstances. Elle renferme, en grande quantité l'oléine et la margarine qui font partie inhérente du beurre.

Les éléments farineux, les sucreries et l'amidon engendrent de la graisse.

Parmi les produits agricoles qui servent à la nourriture générale, figure principalement la pomme de terre. Ce tubercule fut introduit dans la nourriture humaine par le fameux marchand d'esclaves Jean Hawkins; six années plus tard, le capitaine Franz Drake l'importa en Europe.

La fécondité prodigieuse de la pomme de terre et la facilité de sa culture, contribuèrent puissamment à sa propagation rapide. Aujourd'hui, elle est devenue le principal aliment de la classe pauvre.

La patate contient, cependant, très-peu de substances nutritives; il faut en manger une grande quantité pour pouvoir donner à l'organisme une nourriture plus ou moins substantielle, et fournir un sang que l'on appelle *pauvre*.

Il arrive même que l'estomac des personnes qui se nourrissent exclusivement de ce tubercule, ne peut plus, après un certain temps, digérer les autres aliments, plus nutritifs.—Il est donc bon de n'en pas faire sa principale nourriture.

(La suite au prochain numéro.)

Dr B.

—:0:—

VARIÉTÉS

La scène se passe dans un presbytère, le mercredi des cendres:

Le curé appelant sa ménagère:

—Josephine, tu n'as donc pas épousseté ce matin.

—Non, monsieur, pensant à votre sermon; nous sommes poussière, nous retournerons en poussière, je me suis dit, pourquoi se tuer pour enlever la poussière!

* * *

A la bibliothèque du parlement.

Un député: S'il vous plaît, M. Lajoie, me donner un gros livre.

—Quel gros livre?

—Le plus gros s'il vous plaît.

—Mais pourquoi faire?

—Bigre? pour m'asseoir dessus.

* * *

On me demandait l'autre jour la différence qu'il y avait entre une pipe à fumer et une terre dans le même cas.

—C'est, répondis-je, qu'avant de fumer une pipe il faut la bourrer, et qu'avant de labourer une terre il faut la fumer.

* * *

Voici une épitaphe qui pour n'être pas tout à fait neuve, n'en est pas moins très expressive dans sa brièveté:

Ci-git Charlot le paresseux

Lequel, à son heure dernière,

S'écria " que je suis heureux:

Je vais n'avoir plus rien à faire."

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Cheroux*.

Les malheurs d'un Homme heureux.

NOUVELLE.

—Ce qui est une précaution prudente, ajouta Caroline, vu qu'elle eût pu s'absenter et que le faubourg neuf est au bout du monde... Je dois moi-même une visite à Mme Armand, et si mon oncle veut bien le permettre, je l'y accompagnerai.

—Non pas ce soir, au moins, interrompit Henri.

—Pourquoi cela ?

—Mais parce que vous allez, je suppose, chez M. Lointier.

—Chez M. Lointier ? que faire ?

—Mais pour voir un essai de télégraphe électrique.

—Quoi ! reprit vivement M. Maigrin, ce serait aujourd'hui ?

—En es-tu bien certain ? demanda Caroline qui avait vu le regard de son oncle s'assombrir.

—Si j'en suis certain ! répliqua Henri. Je le tiens de lui-même !

—Comment !

—Il vient de l'annoncer devant moi à Cusol, en l'engageant à aller voir l'expérience.

Les lèvres de M. Maigrin se serrèrent.

—Voilà qui est étrange, dit-il.

—N'auriez-vous pas été averti ? demanda étourdiment Henri. Parbleu ! je suis alors bien aise de vous en avoir parlé. Il ne faut pas manquer la séance.

—Je n'ai pas l'habitude d'aller où je ne suis point attendu, fit observer le vieux magistrat d'un ton piqué.

—Ce ne peut être qu'un malentendu ou un oubli, objecta Caroline.

—Soit, reprit M. Maigrin en se levant ; mais les gens oubliés font sagement de rester chez eux.

—Qui est-ce qui reste chez lui ? interrompit une grosse voix. Ce n'est pas vous, j'espère, car je viens vous chercher.

—Et si vous résistez, nous vous enlevons ! ajouta une seconde voix presque aussi bruyante que la première.

—Notre voiture est en bas.

—Il y a deux places.

—Et nous vous menons avec Caroline chez M. Lointier.

A ces mots le gros monsieur et la grosse dame qui étaient entrés avec fracas entourèrent l'ancien magistrat, comme s'ils eussent voulu exécuter leur menace et l'emmener de vive force.

M. et Mme Durosoir appartenaient à cette variété d'oisifs toujours à la quête des distractions et qui dépendent à ne rien faire une prodigieuse activité. On les rencontrait partout, empressés, haletants, distribuant au passage et avec bruit des saluts, des poignées de main. Leurs loisirs les

occupaient de manière à ne pas laisser libre un seul de leurs instants ; la vie était pour eux un tourbillon tempétueux dans lequel tous ce qui les approchait était enveloppé.

Ils parlaient tous deux à la fois, pressant Caroline et son oncle de les suivre ; mais ce dernier avait repris son air le plus contraint, et répondit assez sèchement qu'il n'avait point reçu d'invitation de M. Lointier.

—Peut-être a-t-il pensé que ses amis n'en avaient pas besoin, objecta Caroline.

—Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! interrompit Mme Durosoir ; il nous a envoyé une lettre... Vous devez l'avoir sur vous, monsieur Durosoir... et nos voisins Giraud ont été également invités par écrit.

—Alors nous sommes les seuls qu'on ait exceptés ! fit observer M. Maigrin, de plus en plus piqué.

—Qui sait s'il n'y a pas en quelque billet égaré, hasarda sa nièce

—Qu'importe d'ailleurs, ajouta Mme Durosoir ; avez-vous donc besoin d'invitation chez Lointier, votre plus vieil ami ?

—C'est clair ; venez toujours, acheva le mari qui avait repris son chapeau. J'entends mes chevaux frapper le pavé ; ils s'impatientent... Tout s'expliquera là-bas.

—Pardon. Je vous suis reconnaissant, répliqua M. Maigrin, les lèvres pincées ; mais, ce soir, c'est impossible.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je dois voir Mme Armand... Je lui ai assigné un rendez-vous.

—Excusez-moi, dit la jeune veuve qui jeta un regard sur son oncle ; mais je ne pourrai revenir seule... et... je ne veux pas vous obliger à me ramener

—Parbleu ! que votre frère vous accompagne, reprit M. Durosoir.

—Eh ! c'est cela ! s'écria Henri. M. Lointier n'a pas songé tout à l'heure à m'inviter ; mais, ma foi ! Bien fou qui boude contre son plaisir.

—Vous trouvez plus sage de s'exposer à être importun, dit l'ancien magistrat qui crut voir une allusion dans ces derniers mots.

—Allons, vous êtes aussi trop susceptible, interrompit Mme Durosoir.

M. Maigrin rougit jusqu'à la racine de sa perruque. On venait de toucher au point délicat et douloureux.

—Moi, susceptible ! s'écria-t-il d'un accent blessé. Ah ! Madame, j'espérais être mieux connu de vous. Certes, j'ai de grands défauts ; mais je crois que ma vie entière témoigne contre celui que vous me prêtez.

—Alors, pourquoi en vouloir à Lointier de son oubli ?

—Qui vous dit que je lui en sache mal ? ais gré, Madame ?

—Vous lui pardonnez ? Dans ce cas, laissez Caroline venir avec Henri.

—M'y suis-je donc opposé ?

—Un peu, en n'appuyant point ma prière.

—Alors je m'y joins, Madame.

—Vous entendez, ma chère, dit Mme Durosoir en se tournant vers Caroline ; dépêchez-vous, de grâce !

Et comme la jeune femme essayait quelque résistance :

—Allons, pas d'objection, ajouta-t-elle ; c'est votre oncle qui le veut... Pressez-la donc, monsieur Maigrin, ou je croirai que c'est vous qui la retenez.

—J'espère que Caroline ne me donnera pas ce ridicule, dit le vieux magistrat d'un air mécontent.

—Si vous le désirez... véritablement ? demanda la jeune femme qui l'interrogea du regard.

—Et pourquoi ne le désirais-je pas ? répliqua-t-il avec dépit. Voulez-vous me faire passer pour un tyran domestique ? Partez, de grâce, et présentez mes respects à Lointier. Moi, je vais chez Mme Armand.

Caroline, qui craignait qu'un plus long refus n'amenât de la part de Durosoir quelque remarque pénible pour son oncle, se décida à les suivre. Sa toilette fut bientôt achevée ; M. Maigrin avait également pris sa canne et son chapeau. Ils descendirent ensemble et aperçurent l'équipage de M. Durosoir qui attendait devant la porte d'entrée.

A cette vue, Caroline sembla se raviser.

—J'y pense, dit-elle ; Mme Armand demeure bien loin, si nous y conduisons mon oncle.

—Volontiers, dit Durosoir ; mais la voiture n'a que quatre places.

—Eh bien ! Henri nous rejoindra à pied.

—Pourquoi pas, dit celui-ci.

—Cette dame est donc sur notre chemin ? demanda Mme Durosoir.

Caroline indiqua le faubourg.

—Ah diable ! reprit le mari, cela va nous obliger à un détour. N'importe, en pressant un peu les chevaux, nous arriverons à temps... Montez, montez, mon cher Maigrin.

A continuer.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.25
Un numéro..... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170 $\frac{1}{2}$ rue Sparks, Ottawa.